

laient seulement se donner un peu plus de peine et montrer dans leurs conseils plus d'abnégation, d'intérêt réel et de bienveillance pour les autres.

Il faut se mettre dans l'esprit, d'ailleurs, que les gens à qui l'on offre ses conseils ne sont pas parfaits. Ils ont leur amour-propre, que l'on ne ménage pas toujours assez, Boileau a beau dire au nom de la loi :

Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue,

La Fontaine lui riposte au nom de l'expérience :

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les têtes.

Tout le monde accepte sans discussion la maxime de Boileau ; mais chacun sous-entend qu'elle est faite pour les autres, et non pas pour lui. Aussi, quand nous demandons conseil, c'est, la plupart du temps, pour faire approuver ce que nous avons décidé d'avance. Je sais tout cela.

Il n'en est pas moins vrai qu'il y a conseil et conseil, comme il y a manière de les donner. Avouons que bien souvent, quand nous donnons un conseil, nous sommes flattés de montrer notre supériorité. Si l'autre s'en aperçoit, sa vanité se cabre. Quel profit tirera-t-il alors de vos avis, et quelle reconnaissance pourra-t-il vous témoigner ? On suit les gens qui ne savent que répéter : " Vous n'avez pas voulu me croire ; je vous l'avais bien dit ! "

Ne craignez pas, poursuivit Maryas, que je vous fasse un cours complet de l'art de donner des conseils. Il y a trois ou quatre règles fort simples à suivre : votre bon sens et votre bon cœur vous les indiqueront assez. Les voici d'ailleurs toutes réunies dans une anecdote d'une bonhomie charmante dont Turenne est le héros. —

Maryas, allongeant le bras, prit dans sa petite bibliothèque d'atelier un cahier fort simplement relié, où il écrivait les choses qui l'avaient le plus frappé. Après avoir feuilleté un instant, il trouva le passage et me le désigna du doigt. Je l'ai copié pour ma propre satisfaction, et je le donne ici tel que je l'ai copié.

" M. de Turenne, voyant un enfant passer derrière un cheval de façon à pouvoir être estropié par une ruade, l'appela et lui dit : " Mon bel enfant, ne passez jamais derrière un cheval sans laisser entre lui et vous l'intervalle nécessaire pour que vous ne puissiez en être blessé. Je vous promets que cela ne vous en fera pas faire un demi-lieu de plus dans le cours de votre vie entière ; et souvenez-vous que c'est M. de Turenne qui vous l'a dit. "

A la suite de l'extrait, Maryas avait écrit cette simple réflexion : *J'aime presque autant cela qu'une de vos victoires, monsieur de Turenne.*

J'ai pris sur moi de transcrire, en même temps que le texte, la réflexion de Maryas. — (*Magasin Pittoresque.*)

## PEDAGOGIE.

### De l'habitude.

(Suite et fin).

#### DIRECTIONS GÉNÉRALES.

1° Il faut surveiller de très-bonne heure les inclinations des enfants, afin de s'opposer au mal dès qu'il se manifeste, et de favoriser le développement du bien, par tous les moyens dont on dispose. Le mal est comme ces points noirs qui se montrent à l'horizon du désert et qui, en quelques moments, grossissent au point d'enfanter des tempêtes. Le bien est comme une plante frêle et délicate, qui soignée avec amour et persévérance, donne, dans sa saison des fleurs charmantes et des fruits délicieux.

2° Pour soumettre les enfants à la loi du devoir et des convenances sociales, il faut avant tout compter sur le pouvoir de l'habitude. C'est en elle qu'est le point de départ d'une bonne discipline. Les préceptes viendront en leur temps, mais, dans les commencements, ils ne seraient pas compris et ne produiraient que peu d'effet. Que l'enfant plie donc sous l'autorité de ses parents et de ses maîtres, qu'il se conforme à l'ordre de choses établi dans la famille ou dans l'école, et qu'on ne lui permette pas de s'en écarter. C'est dans ce milieu que son caractère se dessinera de la manière la plus avantageuse.

Quand il sera plus âgé, les instructions morales fortifieront les bonnes habitudes prises, et ces deux influences se prêteront un mutuel secours. Le commandement sera mitigé par les motifs qui viendront l'appuyer.

C'est ainsi que nous gouvernerons tout d'abord l'enfant par les habitudes, qui seront l'effet naturel de nos soins et de notre régularité. Ce moyen est d'une nature un peu machinale, il est vrai ; mais il est doux, il est approprié à la faiblesse intellectuelle des enfants, et il leur rend des services inappréciables, soit dans les choses vraiment importantes, soit dans celles qui le sont moins et qui se rapportent plutôt aux convenances qu'à la moralité proprement dite.

3° Ne permettons pas à l'enfant de prendre une habitude, dont il devra plus tard se défaire. N'accordons pas à l'enfant ce qu'il faudra refuser à l'homme. Les parents ont trop souvent, sous ce rapport, une indulgence déplacée. Pour ne pas contrarier leur enfant, ils le laissent suivre ses petits caprices, s'abandonner à son humeur revêche ou à sa grossièreté. Il semble, à les entendre, qu'on doive accorder au premier âge le privilège de tout oser et de ne se gêner en rien. Oublient-ils donc que ce qui est semé dans l'enfance se moissonne dans l'âge mûr, et que corriger de bonne heure ceux qu'on aime, c'est leur épargner bien des peines et des douleurs ?

Certains défauts sont voilés, il est vrai, par la gentillesse de l'enfance, et les parents sont toujours portés à les excuser, peut-être même à y applaudir. Mais quand les enfants grandissent, les formes gracieuses s'effacent, et il ne reste que l'inclination vicieuse, qui, loin de fournir matière à d'agréables passe-temps, devient un sujet de tourment pour celui qu'elle domine et pour ses alentours.

Nous ajouterons toutefois que le but de l'éducation est de préserver les enfants du mal, et non de leur ôter les manières attrayantes et la gaieté qui caractérisent cet âge. Qui de nous ne serait heureux de rendre leurs premières années sereines, et de voir longtemps sur ces visages aimés le sourire bienheureux qui nous parle du paradis ? La vie, si souvent orageuse dans son cours, doit être, autant que possible, pure et brillante à son origine. Elle ne peut pas revêtir tout le sérieux que lui donneront les années et de cruelles expériences. Le fruit de l'arbre est loin d'être mûr, et vous voudriez déjà le dépouiller de son enveloppe ? Oh ! laissez ces fraîches fleurs s'épanouir librement et jeter aux vents leurs premiers parfums ; laissez la jeunesse être vraiment jeune. Que la petite fille puisse courir et chanter, le petit garçon s'ébattre et pousser des cris de joie, pourvu que les éléments fondamentaux de la vie morale, la docilité, la véracité, la justice et l'amour se développent en même temps.

4° Nous recommandons aux parents de se tenir en garde contre une trop grande indulgence, lorsque leurs enfants sont malades. Dans ces moments de crise, on craint de les contrarier et d'accroître ainsi leur agitation et leur souffrance. On n'ose rien leur refuser. Ainsi on laisse prévaloir leur volonté et ils deviennent ingouvernables. Quand ils recouvrent la santé, on trouve qu'il est très-difficile de revenir en arrière, de rétablir la discipline et d'obtenir de nouveau l'obéissance. On regrette alors amèrement d'avoir été si faible, et de n'avoir pas su mieux allier ce qu'on devait à la tendresse avec ce qu'exigeaient la raison et l'ordre.